COMPTE-RENDU, critique concert piano. La Roque, le 13 août 2019. Benjamin Grosvenor, piano. Schumann, Chopin, Liszt…

COMPTE-RENDU, concert piano. La Roque d'Anthéron, Parc du château de Florans, le 13 août 2019. Benjamin Grosvenor, piano. Schumann, Chopin, Liszt… **Par notre envoyé spécial YVES BERGÉ…** Depuis sa finale remportée au Concours de la BBC, à l'âge de onze ans, le jeune pianiste britannique, vingt-sept ans, originaire de Southend-on-Sea, dans le Comté de l'Essex, parcourt le monde et fascine par sa technique et sa sensibilité. Lauréat de plusieurs prix, il enregistre son premier disque chez Decca à onze ans ! Ce disque, consacré à Chopin, Liszt, Ravel, est unanimement salué par la critique internationale. (Grammophon Awards et Diapason d'or!). C'est un programme en crescendo qu'il nous offrait ce mardi 13 août 2019 au Festival International de piano de La Roque d'Anthéron. Des pièces essentiellement romantiques de Robert Schumann (1810-1856), Frédéric Chopin (1810-1839), Franz Liszt (1811-1886) et plus modernes de Leoš Janáček (1854-1928) et Sergueï Prokofiev (1891-1953).

Oeuvre de jeunesse de Robert Schumann, Blumenstück, littéralement morceau de fleurs ou par prolongement bouquet de fleurs, (Blumenstrauss) est écrit autour d'un seul thème, inlassablement varié ; beaucoup de grâce, de clarté dans le jeu du pianiste britannique qui n'en rajoute pas pour faire plus « romantique ».. Schumann pose une partition, à l'apparence facile, mais où les deux mains, dans une polyphonie de questions-réponses, se partagent les difficultés et les motifs mélodiques, la main gauche n'étant pas, comme

trop souvent, l'accompagnement, le faire-valoir de la main droite, plus libre, plus mélodique. Ici, au contraire, les deux déroulent le thème, se chevauchent, s'entrelacent, métaphore du bouquet qui se crée devant nous, cadeau de Robert à Clara dont il était fou amoureux, elle, l'immense pianiste, de neuf ans sa cadette, lui, cherchant sans cesse sa voie, entre ses études de Droit à Leipzig, sa carrière de pianiste-compositeur, sans compter ses conflits incessants avec le terrible beau-père Friedrich Wieck, l'un des plus célèbres professeurs de piano de l'époque. Mais la musique, plus que la jurisprudence, sera son refuge. Schumann le prouve encore avec cette deuxième œuvre au programme : ***le cycle des Kreisleriana, opus 16,*** *évoque le maître de chapelle Johannes Kreisler, personnage créé par Ernst Theodor Amadeus Hoffmann (1776-1822), familièrement orthographié E.T.A Hoffmann, écrivain romantique, écrivain, musicien, dessinateur ; Hoffmann inspirera de nombreux artistes dont le plus célèbre Jacques Offenbach qui lui consacrera son seul opéra non bouffe: Les Contes d'Hoffmann en 1881.*
Schumann compose certainement, ici, ses plus belles pages pour le piano, s'identifiant tour à tour au mélancolique Eusébius ou au passionné Florestan, entre rêverie et impulsivité qui seront ses traits de caractères majeurs. Tout l'idéal romantique est là. Chaque pièce est ainsi divisée en deux parties distinctes. Kreisler est décrit par Hoffmann comme un maître de chapelle étrange, emporté, spirituel, sensible, créativité débordante, sensibilité excessive, alter ego d'Hoffmann et de… Schumann ce qui permet à ce dernier de composer ce florilège de sentiments divers! La magnifique lettre de Robert à Clara (Clara Wieck qui deviendra Clara Schumann !) du 3 mai 1838 témoigne de cet emportement passionné: Des mondes tout à fait nouveaux s'ouvrent devant moi. J'ai composé en quatre jours les Kreisleriana. Toi et ta pensée les dominent complètement ; je veux te les dédier. J'ai remarqué que mon imagination n'est jamais si vive que lorsqu'elle est anxieusement tournée vers toi…C'est ainsi, ces jours derniers encore, et en attendant une lettre de toi, j'ai

composé de quoi remplir des volumes. Musique extraordinaire, tantôt folle, tantôt grave et rêveuse. Tu ouvriras de grands yeux quand tu la déchiffreras. Vois-tu, j'ai l'impression que je vais finir par éclater de musique, tant les idées se pressent et bouillonnent en moi quand je songe à notre amour ».
Dans ces huit pièces pour piano aux tempi et aux atmosphères contrastés (« Extrêmement agité, très intime, un peu plus lent, encore plus vif, plus animé, rapide et comme en jouant… »), on retrouve tous les états-d'âme du compositeur.

Benjamin Grosvenor : Romantisme so british !



Grosvenor arrive à les sublimer par un jeu précis, sans emphase, brillant ou enfantin, survolté ou simple. On passe de motifs très rapides à des motifs de quelques notes, clins d'œil aux comptines de notre enfance, harmonies très classiques ou frottements judicieux parfois dissonances. On passe d'une écriture très mélodique à une polyphonie soudainement austère, proche d'un Choral de Bach ! Mélodies calmes puis chevauchées d'arpèges ininterrompus, entre quête et désespoir. Si les pianos Steinway sont rois à la Roque, brillants et majestueux, Grosvenor a choisi de jouer sur un piano Bechstein, de facture allemande, plus rond et sensuel. Robert écrit à Clara : « Dans certaines parties, il y a un amour vraiment sauvage, et ta vie et la mienne et beaucoup de tes regards ! » Entre passion et angoisse, très belle interprétation sensible et puissante.

On change complètement d'univers avec la **Sonate pour piano 1er octobre 1905 de Leoš Janáček,** évoquant la mort tragique d'un

ouvrier de Brno, assassiné par baïonnette en défendant l'Université de sa ville, le 1er octobre 1905! Si le compositeur est passé à la postérité grâce, essentiellement, à son opéra Jenůfa en trois actes composé en 1904, cette sonate est très emblématique de son style, ses deux mouvements s'inscrivant dans l'univers expressionniste du compositeur tchèque :

1 Le Pressentiment : Allegro tragique, noté con moto, agitation du pressentiment que recrée merveilleusement Benjamin Grosvenor.

2 La Mort : Adagio ; appel torturé, nombreux silences introspectifs, puis motifs minimalistes que le pianiste dessine comme un orfèvre ; il attaque puis laisse résonner, pulsation régulière aux sonorités étrangement médiévales.

Le cycle **Visions fugitives, opus 22 de Sergueï Prokofiev** permet à Grosvenor d'explorer les affres du XX ème siècle. Il s'inspire, pour cette œuvre, de poèmes de son ami Constantin Dmitrievitch Balmont (1867-1942), poète symboliste franco-russe qu'il rencontre plusieurs fois en France et en Russie. Vingt pièces pour piano, composées entre 1915-1917, aux titres très évocateurs, l'indication de vitesse habituelle (lent, rapide…adagio, allegro…) étant systématiquement agrémenté d'une indication plus expressive Lentamente-Introduction/Andante-Pièce en forme d'arabesque/Allegretto-Danse/Animato-Pièce pleine d'énergie aérée…

Le début est un balancement dissonant, suivi immédiatement par un thème très ludique, joyeux, puis une atmosphère impressionniste surprenante, ensuite un morceau vif qui rappelle Satie ! Un enchaînement en arpèges main gauche quand la main droite se balade dans tous les registres ; sur cet ostinato main gauche et cette main droite si libre, Grosvenor est prodigieux, un toucher exquis, agile.

Le pianiste termine son récital en apothéose. Il joue la **Réminiscence de Norma de Franz Liszt**, arrangement titanesque de l'opéra de Vincenzo Bellini (1801-1835) La Norma. On sait que le compositeur hongrois, pianiste éblouissant, était un

spécialiste des arrangements, paraphrases, réminiscences d’opéras : Wagner, Verdi et tant d’autres, l’ont inspiré. C’est très impressionnant techniquement et le pianiste britannique maîtrise toutes les difficultés, il se transcende et tout l’opéra est devant nous : airs, chœurs, passages symphoniques… ; l’intrigue semble défiler devant les spectateurs ébahis ! Moment fort du concert . Deux mains et c’est tout l’orchestre qu’on entend ! Prodigieux ! **Par notre envoyé spécial YVES BERGÉ**



_

_____

Festival International de piano de La Roque d’Anthéron
Parc du Château de Florans, mardi 13 août 2019.
Crédit photo : © Christophe Grémiot

• Récital de piano : Benjamin Grosvenor
• Blumenstück opus 19 de Robert Schumann
• Kreisleriana, opus 16 de Robert Schumann
• Barcarolle en fa # majeur opus 60 de Frédéric Chopin
• Sonate pour piano 1er octobre 1905 de Leoš Janáček
• Visions fugitives, opus 22 de Sergueï Prokofiev
• Réminiscence de Norma de Franz Liszt, d’après l’opéra de Vincenzo Bellini

COMPTE-RENDU, concert. La Roque d'Anthéron, le 8 août 2019. RACHMANINOV. L. Geniusas. Varvara. Orch Tatarstan. A. Sladkosky.



COMPTE-RENDU,Concert. Festival de La Roque d'Anthéron 2019. La Roque d'Anthéron. Parc du château de Florans, le 8 Août 2019. S. RACHMANINOV. L. GENIUSAS. VARVARA. ORH DU TATARSTAN. A. SLADKOSKY. Les nuits du piano à La Roque sont toujours un événement car deux concerts se suivent. Dans un but de jouer « tout russe », en l'honneur de **Rachmaninov**, la soirée a été organisée avec un orchestre, un chef et deux pianistes russes. L' Orchestre national symphonique du Tatarstan et son chef titulaire ont animé toute la soirée avec beaucoup d'énergie comme de puissance. Débutant le concert par le concerto le plus célèbre, le n°2, le jeune Lukas Geniusas, 29 ans, a d'emblée mis la barre très haut avec une introduction richement timbrée et un crescendo savamment organisé. Las, le chef avait décidé de lâcher toute la puissance de son orchestre, comme pour faire ses preuves. L'effet a été de noyer le soliste, sans pour autant mettre en valeur son orchestre. Il a fallu attendre le deuxième mouvement pour que le soliste et l'orchestre, sans trop d'interventions du chef, organisent un beau dialogue musical. Dommage car les sonorités de l'orchestre sont naturellement belles, il n'est pas besoin de forcer les choses.

_

Chef exacerbé, pianistes plus mesurés…
Nuit Rachmaninov solidement russe



—

Ce sont les forte trop appuyés qui dénaturent le son trop cuivré, et mettent en difficulté le soliste. Le final grâce à **l'intelligence de jeu de Lukas Geniusas** a gardé l'équilibre presque intact, trouvé dans le deuxième mouvement plus chambriste. Mais comment Alexander Sladkosky peut-il se laisser aller à hurler les phrases qu'il veut mieux entendre ? S'oublier en tapant du pied ? J'aime mieux les chefs qui savent obtenir autrement ce qu'ils souhaitent… Le jeu de **Lukas Geniusas** a dû être athlétique et les moyens pianistiques énormes. Mais sa musicalité se déploie bien d'avantage dans les échanges chambristes subtils, les phrasés amplement développés, les nuances finement amenées. Cela a pu être présent dans un deuxième mouvement qui restera un merveilleux souvenir sous le ciel en train de s'étoiler et dans le bis, un prélude en sol de Desyatnikov, dans lequel sa fine musicalité a pu rayonner.

Le poème symphonique « **L' île des morts** » d'après le tableau de Böcklin permet à l'orchestre de briller par des qualités de timbres et d'interventions subtiles. L'orchestre a été vraiment superbe mais dans sa manière de s'adresser à l'orchestre Alexander Sladkosky a surtout adopté de la terreur et du grandiloquent. Toute une part de mystère et de rêverie a été noyée dans les forte et les phrasés appuyés. Ainsi préside une vision noire et terriblement écrasante de la mort. Ce soir cette île des morts a été île de terreur !

En deuxième partie de nuit **la pianiste russe, Varvara,** toute de grâce et de délicatesse entre en scène. Après la furie orchestrale de la première partie bien des spectateurs ont pâli pour elle. Mais la frêle apparence est bien trompeuse et la pianiste a imposé son jeu d'emblée, obtenant bien plus de musicalité de la part d' Alexander Sladkosky. Le concerto n°4 a été totalement réussi avec une précision des attaques orchestrales bien venue et un jeu pianistique d'une rare subtilité. Ce concerto à la virtuosité magnifiquement rendue

avec une grande musicalité par le jeu subtil de Varvara a été un beau moment.

—



—

C’est dans la **Rhapsodie sur le thème de Paganini** que l’entente entre l’orchestre et la soliste a été musicalement parfaite. Impossible d’établir un rapport de force entre l’orchestre et la soliste dans cette subtile musique de Rachmaninov. Les variations sont rythmiquement et harmoniquement inventives et

Varvara a pu développer un jeu subtil, nuancé, plein de couleurs. Les instrumentistes ont pu dialoguer librement avec elle car Alexander Sladkosky n'a pas eu d'interventions trop envahissantes. Le succès de Varvara a été magnifique et le public a obtenu deux très beaux bis de Medtner ; ils nous ont régalés du jeu subtil de cette musicienne virtuose rare.

Il semble bien plus difficile de trouver un chef, qu'un bon orchestre ou d'extraordinaires pianistes à La Roque d'Antheron … En tout cas l'âme russe a soufflé ce soir, un peu contre les cigales, pour mettre en valeur le génie de Rachmaninov; certes il est russe d'origine mais a vécu aux États Unis et su très habilement mêler son tempérament à la musique américaine, en particulier au jazz. La Russie était à l'honneur cette année à la Roque d' Anthéron.

_

_

_____

Compte-rendu concert. La Roque d'Anthéron. Parc du Chateau de Florans, le 8 Août 2019. Serge Rachmaninov (1873-1943) : Concerto pour piano et orchestre n° 2 en ut mineur Op.18 ; L'ile des morts Op.29 ; Concerto pour piano et orchestre n° 4 en sol mineur Op.40 ; Rhapsodie sur un thème de Paganini Op.43 ; Lukas Geniusas et Varvara, pianos ; Orchestre national du Tatarstan – Alexander Sladoksky, direction –

Photos : © Christophe GREMIOT

_

_

COMPTE-RENDU, concert. La Roque d’Anthéron 2019. Lambesc, le 7 août 2019. SCHUMANN. Trio Wanderer.

COMPTE-RENDU,Concert. Festival de La Roque d’ Anthéron 2019. Lambesc. Parvis de l’église, le 7 Août 2019. R. SCHUMANN. TRIO WANDERER. Cette nuit Schumann devant le parvis de l’église de Lambesc a rassemblé un vaste public. Le premier concert de notre séjour à La Roque 2019 était donné par le Trio Wanderer seul. Robert Schumann a écrit trois Trio avec piano. Ils ont été joués ce soir dans un ordre non chronologique. Le deuxième puis le troisième et enfin le premier. Ce qui frappe dans cet ordre et les choix de cette interprétation est avant tout la complexité d’écriture du deuxième et du troisième Trio comme la séduction plus immédiate du premier. Avec une certaine austérité et beaucoup de concentration, les Wanderer ont mis en valeur toute la modernité contenue dans le Trio en fa

majeur.

Jubilation chambriste
Les Wanderer et leurs amis magnifient SCHUMANN



Les rythmes complexes, les accords quasi tristaniens et la multiplicité des formules sont d'une extraordinaire richesse. Les mélodies moins mises en valeur ne se déploient pas longuement, sauf dans les mouvements lents qui du coup en deviennent absolument … sublimes. Dans les autres mouvements, les multiples idées musicales se suivent, parfois s'entrechoquent ; l'écoute ne peut être véritablement sereine devant cette complexité révélée. Le troisième Trio en sol mineur est marqué par une grande douleur et l'idéal recherché par Schumann d'indépendance des trois instruments est portée à son comble. La rigueur des Wanderer est impressionnante et un peu intimidante par le peu de contacts visuels affiché entre eux ; toute cette recherche d'équilibre, de nuances et de couleurs dans des phrasés très précis se faisant comme par enchantement.
A nouveau, c'est la modernité et la complexité qui dominent lors de l'écoute du Trio. Plus lyrique, le premier Trio en ré mineur a presque un coté séduisant et cela rend l'écoute plus facile. Tout cela est assez éloigné de la version beaucoup plus lisse et pourtant très aimée du Beaux Arts Trio. Les Wanderer eux ont pris le parti de la modernité, de la complexité révélée dans une importante concentration demandée au public.

La deuxième partie de soirée a eu une toute autre allure. La venue de l'altiste Christophe Gaugué a apporté beaucoup de vie et une présence chaleureuse. Le Quatuor avec piano op.47 est une œuvre du bonheur. Robert et Clara Schumann sont enfin mariés et le piano de Clara jubile tout au long de ces deux œuvres. La complicité des Wanderer seuls se passe presque de regards et cela est très impressionnant. Avec Christophe Gaugué, partenaire habituel du Trio, les choses sont tout à l'opposé. Il appuie son jeu sur le regard à ses partenaires et il ne cache pas son plaisir aux échanges réussis, il se tourne alternativement vers le partenaire avec lequel il cherche la fusion ou la complémentarité. Le Quatuor passe comme un rêve de bonheur partagé.



Le Quintette permet d’agrandir le cercle amical au violoniste Arthur Decaris. L’entente est tout aussi vive. Dans une construction parfaitement maîtrisée, la partition court vers le final fugué. Les musiciens en véritable osmose semblent tout pouvoir avec leurs instruments. La musique sur une base collective si passionnée est à voir autant qu’à écouter. Les échanges visuels, les réponses en phrases qui se suivent (violoncelle et alto), les accords subtilement équilibrés, tout a été un véritable régal. Et cette manière de se déchaîner dans le final tout en maîtrisant parfaitement des sonorités apolliniennes, relève du grand art. C’est le violoncelliste Raphaël Pidoux qui sera le plus démonstratif et le plus enthousiaste. Quel bonheur d’avoir pu participer à cette beauté totale et à cette jubilation en une belle soirée d’été, sur le Parvis de cette magnifique église en pierre de Rognes !

_____

Compte-rendu concert. Lambesc. Parvis de l’église Notre Dame de l’ascension, le 7 Août 2019. Robert Schumann (1810-1856) : Trio avec piano n° 2 en fa majeur Op.80 ; Trio avec piano n° 3 en sol mineur Op.110 ; Trio avec piano n° 1 en ré mineur Op.63 ; Quatuor en mi bémol majeur Op.47 ; Qunitette pour piano et cordes en mi bémol majeur Op.44 ; Christophe Gaugé, alto ; Arthur Decaris, violon ; Trio Wanderer : Jean-Marc Phillips-Varjabédian, violon ; Raphaël Pidoux, violoncelle ; Vincent Coq, piano – Photos : © Samuel Cortès.

COMPTE-RENDU, critique, concert piano. La Roque d’Anthéron, le 27 juil 2019. Nicolas Stavy, piano. Liszt, Haydn.

COMPTE-RENDU CRITIQUE RÉCITAL NICOLAS STAVY, piano, FESTIVAL INTERNATIONAL DE PIANO DE LA ROQUE D’ANTHÉRON, 27 juillet 2019. Liszt, Haydn. Le pianiste **Nicolas Stavy** aime aller vers des découvertes. Sa curiosité jamais assouvie nourrit sa carrière et comble le répertoire pianistique en soi considérable de partitions oubliées, injustement dénigrées, ou retrouvées. Le programme de son récital donné le 27 juillet à l’Abbaye de Silvacane donnait justement à entendre une rare version pour piano des **Sept dernières paroles du Christ en croix de Haydn**.

NICOLAS STAVY SUR LES CHEMINS SPIRITUELS DE LISZT ET HAYDN



Le cloître de l'Abbaye de Silvacane abrite comme il peut sous ses voûtes de pierre le piano et les chaises disposées pour le public. Il pleut des cordes: une grosse pluie d'orage qui s'engouffre dans les gargouilles aux angles du cloître. Nicolas Stavy joue pour commencer, en pendant à l'œuvre de Haydn, ***Von der Wiegen bis zum Grabe*** (Du berceau jusqu'à la tombe) S. 107 de **Liszt** (1881), et nous sommes heureux d'entendre ce poème symphonique transcrit par le compositeur franciscain lui-même, si peu donné en concert. L'eau qui dégringole des gargouilles est bruyante et contraint l'artiste à une lutte ardue pour avoir le maître mot. Mais bien qu'il ait à forcer le son, cela n'entache en rien l'atmosphère qu'il donne à chaque partie: Le Berceau nait d'une douce éclosion

sonore, nimbé de sérénité, empreint de mystère. Le combat pour la vie associe ici la lutte du musicien contre les éléments naturels à celle de l'homme dans sa vie terrestre. Nicolas Stavy prend une posture héroïque, n'hésitant pas à projeter la violence des rythmes obsessionnels, à timbrer les accords discordants dans toute leur brutalité, ces harmonies audacieuses qui dans la version piano prennent une acuité particulière. Le pianiste va au bout du Combat à une conclusion à dimension métaphysique, dans un trille lisztien de la plus belle élévation. La tombe: berceau de la vie future, reprend le thème du Berceau, apaisé, mais transformé, et ferme le cycle.



L'orage persiste, et la bataille humaine n'est pas terminée: **les Sept dernières paroles du Christ en croix** nous sont

familières dans leur version pour quatuor à cordes, un peu moins dans celle pour orchestre ou l'oratorio, et pas du tout pour piano solo! Une édition pour piano de la partition intégrale est trouvée par hasard à Saint-Domingue. Une autre partition manuscrite est retrouvée à Vienne par Paul Badura-Skoda, qui fort de son expertise établit le rapprochement avec l'édition de Saint-Domingue : un inconnu en a achevé l'écriture qui fut corrigée et définitivement validée par Haydn, puis effectivement éditée par Ignace Pleyel. C'est cette partition que Nicolas Stavy interprète. Il en tire le meilleur parti pianistique et expressif. Avec l'introduction il installe le climat dramatique. « Père, pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font »: cette première parole il l'énonce sans imploration, mais avec la force d'une adjuration, par une main droite sonnante, dans un tempo mesuré et juste sur les notes répétées et statiques de la basse. L'évocation du Paradis (« Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis ») est jouée dans la lumière de l'apaisement, le chant se détachant sur la basse en base d'Alberti doucement enrobée de pédale. Le ton est tout aussi juste et posé dans « Femme, voici ton fils, et toi, voici ta mère », puis vire à la douleur dans « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » où le pianiste semble charger les silences du poids du néant, soulignant le sentiment de solitude et de doute, et dans le cri de « J'ai soif », où par les notes répétées obstinément, contrepoint et octaves, il accentue la force de la supplication. «Tout est consommé » et « Père, je remets mon esprit entre tes mains » vont vers l'apaisement et l'acceptation: Nicolas Stavy donne une profondeur et une gravité spirituelle particulières à ces deux ultimes paroles, qu'il conclut par le choral final dans une émouvante nuance pp, avant un sublime retour au silence. Enfin « Terramoto » (Tremblement de terre) secoue le clavier de part en part: quel contraste, quelle force! Au point que l'on n'imagine plus qu'il fut écrit à l'origine pour quatuor à cordes, tant les résonances du piano sont saisissantes! Elles viennent à bout des velléités météorologiques et le cadre spirituel de

l’Abbaye retrouve comme par miracle le bleu céleste et ses chants d’oiseaux, après avoir mis en accord l’ascétisme cistercien et la félicité franciscaine. © crédit photo : Renaud Alouche